

tiusement entendre au piano. Ma voix n'est guère assouplie, mais très forte. Quand je suis le mieux en train de jouer, les portes s'ouvrent à deux battants ; ma tante apparaît et veut faire de la musique à quatre mains. La musique est la seule passion (et encore une passion malheureuse !) qui soit jamais entrée dans son cœur virginal. Il faut bien aimer quelque chose ! L'inconvénient de la musique, c'est qu'elle fait du bruit. Autrefois, nous jouions ensemble après le dîner, mais mon père ne peut pas le supporter. Voilà comment mon heure d'étude est souvent raccourcie de moitié.

A trois heures et demie, je passe chez ma grand'tante ; je m'assieds sur un escabeau, et nous bavardons, moi un peu haut, car elle est fort sourde, mais si intelligente, si gaie, si spirituelle ! Sans la défense formelle et sévère de mon père, elle me raconterait trop volontiers toutes sortes d'histoires. Elle est encore très active, lit, écrit, compose de très jolis vers. Elle semble un ravissant pastel, d'une délicatesse inouïe, comme les charmants portraits au pastel de toute sa famille, qui sont là accrochés aux murs. Il y a mon arrière grand'mère, sa mère à elle, si célèbre pour son esprit, et son frère qui mourut dans la guerre de l'Indépendance. Sa harpe est dans un coin ; depuis des années on la voit toujours couverte ; mais quelques personnes prétendent que la vieille tante en joue la nuit, quand elle croit que nul ne l'entend. Souvent, ses vieux doigts me jouent, sur une antique épINETTE, des menuets et des gavotes d'autrefois. Vous ne pouvez vous imaginer comme ma fin d'après-midi est intéressante. Tout d'un coup, la pendule sonne quatre heures et demie ; vite la toilette ; je devrais m'enfuir et je m'attarde souvent un quart d'heure de plus. Pour le coup, il faut se dépêcher, d'autant plus que je ne me fais jamais aider pour m'habiller.

Cinq minutes avant l'heure, on se réunit dans le salon, toute la famille, et constamment des invités. A cinq heures précises, on se met à table. De six à sept, on reste au salon, en cérémonie, avec ses gants, et on fait la conversation, sur un ton un peu élevé, parce qu'il y a trois interlocuteurs dont l'oreille est assez dure. Si vous voyiez avec quelle galanterie mon père offre tous les jours son bras à la vieille petite tante ; cela rappelle le temps des ailes de pigeon, et c'est ravissant ! L'excès de politesse n'a jamais d'inconvénient, surtout à la campagne, où, si une fois on se laisse aller, il n'y a plus de limites. Mais qui vous décrira mon effroi, quand mon père me dit :—“ Tu n'as pas besoin de remettre tes gants, ”—Il faut que je marche à l'échafaud,—c'est-à-dire au piano, pour me faire entendre. Ça, c'est horrible ! Mon cœur saute dans ma poitrine, mes doigts tremblent ; mon jeu ne fait plaisir à personne ; mais c'est une affaire d'éducation, pour me guérir de cette désastreuse timidité. Et mon père est inflexible comme un roc. Je ne le prie jamais, car ce qui est bon pour moi, il le fait ; ce qui est nuisible, il l'interdit ; l'un et l'autre sans appel. Je suis habituée à obéir, comme le chien le mieux dressé.

A sept heures, on se sépare ; je lis alors à mon père quelque beau livre, surtout de vieilles chroniques et des

biographies. A huit heures et demie, le thé, en commun, et alors la plaie de mon existence, la partie de “ casino ” jusqu'à dix heures et demie ! Jamais je ne pourrai m'habituer à cela ! Et les vieilles gens s'amusez tant et se fâchent si fort, quand on est distraite ou qu'on s'endort. Lorsque j'y pense le matin, toute ma journée en est gâtée. Plus cela va, moins je m'y fais ; cette obligation me semble de plus en plus insupportable, je crois, parce que je ne puis le dire ni le montrer. A dix heures et demie, je baise la main de mon père et de mes tantes, et je m'éclipse pour me coucher. Les autres restent encore quelques temps.

Venons à la singulière question de votre post-cryptum, qui, de nouveau, m'a déplu. Vous demandez si j'ai des secrets, et vous me dites de vous les confier ! D'abord je n'en ai pas et n'en aurai jamais : c'est au-dessous de ma dignité. Ensuite, si j'en avais un, je ne le dirais à personne, personne ! pas même à mon chien, qui est le seul individu discret de mon entourage.

Maintenant, dites-moi un peu, quand puis-je écrire des lettres, sauf pendant mes précieuses matinées, ce qui est grand dommage ? Souvent en été, je pars dès quatre heures à l'affût avec mon père. Ce sont les plus délicieux moments que la vie puisse donner, surtout si on ne tue rien. Je ne veux pas voir périr ces pauvres animaux, et je m'enfuis toujours, au lieu de regarder les pièces abattues. Dès que mon père s'appête à tirer, je reste bien loin derrière. Nous montons aussi à cheval à cette heure-là, mais je ne mets pas le costume fantastique que vous décrivez ; mon amazone est vert sombre, vert sombre mon petit chapeau orné d'une plume ; gris, mes grands gants de peau de daim. — Comme nous sommes à la campagne, je me permets le stick, que les dames ont emprunté aux messieurs parce que c'était si gentil. J'aime toutes les couleurs sombres, surtout le brun et le vert. En été, je porte cependant des robes blanches très simples, mon père les aime beaucoup. Jamais je ne monte à cheval sans mon père, c'est-à-dire jamais avec des cousins, tout au plus seule, un vieux groom derrière moi. Non, je n'ai rien de romanesque. J'ai peur de vous paraître affreusement prosaïque.

Aujourd'hui, j'ai très fort transgressé le premier article du Code de la bonne éducation : “ Il ne faut pas parler de soi. ”— Si vous voulez faire de même, nous serons quittes, et moi, dispensée d'en avoir honte. Racontez-moi donc quelque chose de votre grand monde de l'intelligence. Je connais très bien le Musée, j'ai des quantités de plâtres et de gravures, et je sais parfaitement m'y retrouver.

Vraiment ! Vous vous êtes donné une entorse ! C'est désolant. Vous ne dites rien du mal que cela vous a fait ; à force de travail, vous ne l'avez pas sans doute senti ?

Votre amie,

TÊTE FOLLE.

P. S.—J'ai ramassé les morceaux de la lettre déchirée.

(A suivre.)